

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

J. MARTIN

Coup d'œil sur la philosophie de
Kant

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 129-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Coup d'oeil sur la philosophie de Kant

Il y a cent ans que Kant mourait à Koenigsberg. La philosophie qu'il a laissée et qui demeure en haute estime auprès d'un grand nombre de nos contemporains, est une des plus grandes révolutions qui aient été opérées dans le monde intellectuel. Aussi, le 12 avril dernier, anniversaire de sa mort, s'est élevé de toutes parts dans les Universités un immense concert de louanges à sa mémoire. Mais ces louanges lui sont particulièrement venues, et à juste titre, du camp des rationalistes et des philosophes antireligieux, tutti quanti, dont il est de longue date, l'auteur préféré.

Comment aussi auraient-ils pu ne pas le porter aux nues, quand à l'aide du scepticisme transcendant que respire toute sa philosophie, ils se sont imaginés avoir réussi à éliminer les dogmes chrétiens du domaine de la science ? Il ne paraît donc pas absolument inutile et hors de propos d'étudier et de regarder quelque peu en face, une doctrine dont les conséquences désastreuses se font encore considérablement sentir de nos jours. Notons cependant en passant que c'est absolument contre le gré de son auteur, que cette doctrine a abouti au scepticisme universel. Son dessein était au contraire d'abattre celui-ci et de le détruire à jamais. Fatalement il y courait et y arrivait bien vite cependant, du fait énorme de dénier une réalité *objective*, externe, aux phénomènes *psychologiques*, internes, de la certitude, de l'évidence, de la vérité. Le premier et fondamental principe de la philosophie kantiste est en effet de soutenir l'impossibilité

qu'il y a pour nous, de passer avec *certitude* de la connaissance subjective à l'objet de cette connaissance. Aussi logiquement ne peut-on jamais affirmer qu'un objet soit en lui-même ce qu'il nous paraît être. Toutes nos connaissances demeurent par là même purement subjectives et *objectivement*, ne s'exercent que sur des phénomènes. Car nos connaissances, selon Kant, ne nous viennent pas des choses et de l'étude que nous en faisons, mais bien directement de notre esprit qui ne nous les représente que d'après le mode, la forme, le *moule*, si l'on veut, de sa propre constitution. Notre esprit devient donc la mesure des choses, au lieu de se laisser mesurer par elles. L'inconditionné, l'absolu, n'a rien à voir avec l'expérience ; il relève exclusivement de la raison qui lui fait sa place dans le domaine sacré de la conscience et du devoir.

Kant ne rejette point la métaphysique, il admet et réclame l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'une religion dans les limites, c'est ainsi qu'il s'exprime, de la raison. Mais le fondement scientifique qu'il donnera à ces hautes vérités, il le prendra dans la conscience, dans la morale, dans le devoir que lui fournit ce qu'il appelle la *raison pratique*. Le subtil et pénétrant philosophe a fort bien remarqué que l'homme possède dans sa conscience des vérités supérieures à toutes celles que peut lui révéler le spectacle de l'univers. Jamais de la contemplation de celui-ci, ne jaillira, en nous l'idée de la perfection absolue, de la justice souveraine, du bien absolu. C'est notre conscience qui nous le révèle, par l'idée et le sentiment que nous portons en nous de l'Infini, c'est à dire de la Vérité absolue, du Bien souverain, de la Beauté sans tache.

Mais cette vue, cette magnifique intuition de Kant perd toute la poésie et la haute valeur qu'elle aurait, avec sa théorie qui refuse toute objectivité à nos idées. Les grandes notions que nous avons en effet de l'existence de Dieu et de ses souverains attributs, ne résident en nous qu'à l'état

d'idée. Si nous sommes impuissants à nous élever, à l'aide du principe de causalité, de l'ordre phénoménal à l'ordre substantiel où habite l'absolu, nos idées d'infini, du souverain bien, du devoir, du *catégorique impératif*, ne seront jamais que des idées subjectives, sans correspondance aucune avec une réalité objective.

Comme on le voit déjà par ce qui précède, le Kantisme est loin d'être irréfutable. La théorie de la certitude ne se fonde dans ce système que sur la psychologie. Il eût encore fallu y adjoindre la Théodicée. La psychologie ne nous fournit que le fait de sens intime qu'une telle ou telle affirmation est certaine et que nous sommes à cet égard absolument à l'abri de toute erreur. C'est ainsi que nous sommes certains, par exemple, que le rayon d'un cercle équivaut à la moitié de son diamètre, que lorsque le soleil se lève, la nuit disparaît. Nous voyons aussi que l'acte psychologique lui-même du doute, implique une certitude. Car si je doute, j'affirme que je doute, et par conséquent que je suis certain. En tant que fait incontestable est donc le fait de la certitude, puisque celui même qui nie, prouve jusqu'au sein du doute qu'il est certain. Mais il n'en subsiste pas moins la question de savoir sur quoi repose la légitimité de la certitude. Où chercher des arguments qui nous démontrent que la certitude que nous croyons posséder, n'est point erreur et illusion. Nous ne pouvons évidemment les demander à nos facultés elles-mêmes dont la valeur et l'efficacité sont précisément mises ici en cause. Nous constatons facilement qu'elles fonctionnent de telle façon et non point de telle autre, mais qu'est ce qui nous autorisera à ajouter foi à la valeur de leurs opérations ? Force nous sera donc de remonter plus haut que nos facultés et d'interroger leur Auteur lui-même. Impossible, sans en appeler à ses attributs divins, de donner une explication scientifique de la certitude. L'homme constate assurément fort bien, les lois qui régissent son être, et par conséquent bien que les autres

lois, les lois de la certitude ; mais il n'en demeure pas moins dans l'impuissance de donner à lui seul, l'explication suprême de ces lois, qui ne tiennent point de lui leur origine. L'homme constatera l'ordre dans lequel sont distribués les lobes de son cerveau, mais il ne pourra apprendre que de l'Auteur même de la nature pourquoi, préférablement à tel autre, cet ordre-là a été réalisé.

Ainsi en va-t-il du mécanisme psychologique de la certitude. Facilement nous constatons que posées telles et telles conditions, il nous devient impossible de n'avoir pas la certitude de tel événement historique, de tel théorème de géométrie.

Pourquoi sommes-nous certains que les choses sont en elles-mêmes ce qu'elles nous semblent être ? Il est évident qu'il n'y a pour le dire que Celui-là même qui a fait l'homme et qui seul en connaît parfaitement les ressorts constitutifs. Conséquemment, pour résoudre le problème de la légitimité de nos connaissances et de la certitude objective de notre subjective certitude, nécessité nous est de nous appuyer scientifiquement sur les attributs divins. Impossible d'admettre en effet qu'un Dieu souverainement parfait puisse se jouer de ses créatures et que les facultés dont il les a dotées, soient incapables dans leur état normal, d'atteindre les fins connexes et harmoniques qu'il leur a données.

Une autre capitale erreur de Kant fut sa division purement fantaisiste entre la raison *spéculative* et la raison *pratique*. Comment ce philosophe n'a-t-il pas vu que c'était faussement briser l'unité de notre intelligence, cette faculté en nous, de connaître, que nous appelons indifféramment aussi la raison humaine.

Dans quelque domaine de connaissances qu'elle pénètre, que ce soit à des phénomènes, à des faits en nous ou en dehors de nous, au *moi* ou au *non-moi*, selon la fameuse distinction des Allemands, qu'elle s'applique, c'est immuablement toujours la même faculté de connaître qui agit et qui

indubitablement ne peut changer avec la nature de l'objet de la connaissance.

Kant n'est pas plus heureux dans la radicale distinction qu'il prétend établir entre phénomènes constatés en ce qui constitue le *non-moi*, en particulier l'univers, et ceux constatés dans le *moi*, c'est à dire en nous. Considérés en tant que phénomènes, ou manifestations en d'autres termes, de forces dont se composent le *moi* et le *non-moi*, ils ne peuvent donner lieu à aucune distinction radicale entre eux.

Les uns aussi bien que les autres se produisent *sans* nous, soit en nous, ou hors de nous. Les forces dont ils ne sont que les diverses manifestations, ne relèvent point de notre volonté. C'est sans nous qu'a été faite leur nature. La différence qui existe entre les phénomènes du *moi* et du *non-moi*, réside uniquement dans le caractère spécial de ces phénomènes. Mais en tant que ce qui les constitue phénomènes, il n'y en a pas, et l'étude des uns comme des autres demande la même attentive observation de notre part. Les idées d'absolu, d'infini, d'inconditionné, d'être par essence ou *a se*, de cause première, sont des phénomènes du *moi*, absolument comme la perception de la couleur et du son. Mais, semblables en tant que phénomènes, la couleur et le son que je perçois, ont avec les idées d'absolu et d'infini une différence de caractère et de portée.

Les premiers phénomènes sont de l'ordre physique et sensitif; les seconds appartiennent à l'ordre intellectuel et moral. Les uns nous démontrent la merveilleuse organisation de l'univers, les autres n'élèvent pas moins notre pensée qu'à la cause première, douée d'une totale perfection.

Nous ne faisons assurément pas de difficulté de reconnaître avec Kant que la certitude a des limites, et qu'il n'est pas un seul phénomène au fond duquel ne se trouve la part de l'*inconnaissable*. Nous n'en soutenons pas moins pour autant le rapport absolument certain et inattaquable entre la certitude subjective et les objets extérieurs qui la

déterminent. Les merveilleuses découvertes dont notre siècle est le témoin, nous en fournissent même la preuve éclatante. Toutes les nombreuses inventions modernes qui en multipliant comme par enchantement les forces de l'homme, subviennent si puissamment à ses divers besoins, supposent une relation nécessaire et absolue entre les forces de la nature et les lois qui les régissent. N'est-ce pas à l'étude minutieuse de la nature et de ses lois que sont dues toutes ces découvertes scientifiques, toutes ces étonnantes inventions ? Si c'étaient, selon la prétention de Kant, les formes de son intelligence que l'homme impose aux formes de la nature, un savant eût-il pu jamais s'entendre avec un autre pour l'exacte détermination des phénomènes, pour la découverte des lois constantes qui les produisent ?

Car il existe parmi les esprits une grande variété de degrés intellectuels, laquelle ne permettrait point d'arriver jamais à ce parfait accord que l'on constate pourtant entre tous les mécaniciens, tous les physiciens, tous les chimistes, et dont le résultat a été l'enfantement, dans son côté matériel, de la civilisation moderne. Voilà ce qui donne le coup de massue à Kant et au Kantisme.

L'objectivité de l'outillage des manufactures, des rouages infiniment variés de mille diverses machines, répond mathématiquement, avec la plus extrême rigueur, dans le plus infime menu de tous les détails, à la *subjectivité* des calculs qui ont engendré ces merveilles de mécanique et d'industrie. Si le *subjectivisme* de notre pensée personnelle s'imposait de lui-même à l'*objectivisme* des matériaux sur lesquels s'exercent nos combinaisons intellectuelles, aurions-nous tant à nous préoccuper de la force de résistance qu'ils opposent à tous nos travaux manuels ? N'est-ce pas un fait d'expérience quotidienne que les lois de la nature s'imposent à nous *malgré nous*, avec un déterminisme dont l'utilisation n'est possible qu'en s'y soumettant tout d'abord.

Pas un savant du reste qui ne reconnaisse que les choses

se laissent d'autant mieux pénétrer, mettre à nu que moins dans leur étude on se substitue à elles. Preuve péremptoire et décisive qu'au lieu de leur imposer nos lois, c'est nous qui forcément, inéluctablement, subissons les leurs.

Nous ne pouvons sans doute connaître que par nos facultés, nous ne pouvons qu'à l'aide de nos sens et de notre raison constater les réalités extérieures à nous ; rien n'est pourtant d'une plus énorme fausseté expérimentale que d'affirmer avec le philosophe de Koenigsberg *qu'il n'y a dans les choses que ce que nous y mettons nous-mêmes*. A ce compte ce sera donc la *forme d'esprit* de Denis Papin qui aura mis dans la vapeur la force élastique, la *forme d'esprit* de Pasteur, qui aura créé les microbes et les aura philanthropiquement introduits en certaines maladies, la *forme d'esprit* de Mr et de Mme Curie, qui auront déposé dans les corps les surprenantes propriétés du radium, ce sera aussi la *forme d'esprit* de Lavoisier qui aura créé l'hydrogène et l'oxygène pour la composition de l'eau et, pour celle de l'air, l'oxygène et l'azote. Mais alors peut-on plonger plus lourdement et plus à pic dans l'absurde ?

Il ne paraît pas en outre que le philosophe de Koenigsberg se soit seulement douté que les lois de l'esprit humain, ce qu'il dénomme *ses formes* soient objectives pour l'esprit humain lui-même. Ce n'est assurément pas celui-ci qui les a créées. Elles sont cependant si bien en lui, qu'indépendamment de notre volonté, il n'est pas une seule de nos opérations intellectuelles auxquelles elles ne président. Et, bon gré mal gré, force est à notre esprit de s'y soumettre. Lui est-il loisible, par exemple, d'accepter ou de rejeter les lois du syllogisme ? Réussira-t-il jamais à construire un raisonnement en dehors de trois propositions implicitement sinon explicitement articulées ?

Voilà en elle-même pour l'intelligence une objectivité qu'elle est obligée, quoiqu'elle fasse, de subir. Elle se heurte là à un déterminisme fatal, inéluctable, infrangible, contre

lequel il lui est *subjectivement* impossible de s'insurger. Et la raison en est toute simple, c'est que l'homme ne peut pas plus changer les lois de sa nature qu'il n'est l'auteur lui-même de cette nature. Mais si l'homme n'a pas créé sa propre nature, il n'a également pas davantage créé la nature des choses.

Et voilà pourquoi la philosophie de Kant, qui se ramène tout entière au subjectivisme absolu, est fantaisie pure, colossale chimère, gigantesque erreur. Était-ce donc vraiment la peine de jeter tant de fleurs à la mémoire de l'auteur d'une aussi malheureuse doctrine, de faire brûler sur son autel une profusion d'encens si parfumé, de faire retentir de partout dans les Universités, en son honneur, les plus bruyantes timbales de l'enthousiasme, les plus sonores, les plus éclatantes fanfares de la renommée et de la gloire ?

J. MARTIN